

Une Lanterne

n° 118



Ravenne, mosaïque « le bon Pasteur et ses brebis » (V^e s.)

1^o lecture du livre des Actes des Apôtres (Ac 4, 8-12)

En ces jours-là, Pierre, rempli de l'Esprit Saint, déclara : « Chefs du peuple et anciens, nous sommes interrogés aujourd'hui pour avoir fait du bien à un infirme, et l'on nous demande comment cet homme a été sauvé. Sachez-le donc, vous tous, ainsi que tout le peuple d'Israël : c'est par le nom de Jésus le Nazaréen, lui que vous avez crucifié mais que Dieu a ressuscité d'entre les morts, c'est par lui que cet homme se trouve là, devant vous, bien portant. Ce Jésus est la pierre méprisée de vous, les bâtisseurs, mais devenue la pierre d'angle. En nul autre que lui, il n'y a de salut, car, sous le ciel, aucun autre nom n'est donné aux hommes, qui puisse nous sauver. »

Il faut replacer ce texte dans son contexte. Le chapitre précédent nous racontait la guérison d'un boiteux par Pierre, au nom de Jésus. Le texte mentionne à ses côtés l'apôtre Jean, mais tous les commentateurs reconnaissent que ceci est un ajout postérieur.

Ce « miracle » est alors l'occasion d'un discours de Pierre qui passe par l'annonce de la résurrection. Tandis qu'il s'adresse au peuple rassemblé, la garde du temple mit la main sur Pierre (et Jean). Ils furent mis en détention. Le lendemain a lieu la comparution devant les responsables religieux (chefs, anciens et scribes). Ceux-ci interrogent les apôtres pour savoir au nom de qui ils ont guéri les boiteux. Nous lisons la réponse de Pierre.

Cet affrontement marque le début d'un conflit avec les autorités religieuses de Jérusalem, qui ira croissant jusqu'à l'exécution d'Etienne et la persécution des chrétiens de la ville (7, 57 - 8,3).

Du côté des autorités, l'enjeu de cette lutte de pouvoir est le contrôle religieux du peuple qui est mentionné plusieurs fois dans cette partie des Actes. Le choix du terme grec (peuple plutôt que foule) désigne Israël, le peuple de Dieu.

Aucune source historique n'est identifiable. On note seulement comme élément ancien l'emploi de *vous l'avez crucifié, Dieu l'a ressuscité*, ainsi que le rappel du Psaume 118,22 : *la pierre méprisée des bâtisseurs est devenue la pierre d'angle*. Les commentateurs mettent volontiers en doute l'historicité des faits rapportés, écrit Daniel Marguerat. Incarcérer les apôtres parce qu'ils prêchent la résurrection n'est pas légitime selon la loi juive ; l'interrogatoire pour savoir au nom de qui les apôtres ont agi, semble surfait, l'identification des apôtres paraît tardive, et la présence avec eux (verset 14) étonne.

Luc se laisse conduire par ses intérêts théologiques : la résurrection de Jésus et ses effets salutaires sont à ses yeux le point de conflit entre judaïsme et christianisme. Il se peut que le rédacteur se soit inspiré d'événements de comparution de chrétiens devant les responsables juifs. En tout cas, la toile de fond restitue l'atmosphère d'hostilité des juifs envers les premiers chrétiens.

Mais le scénario : *Temple - arrestation - comparution au sanhédrin* ne peut que rappeler ce qui est arrivé à Jésus. Luc tient à montrer la communauté de destin entre les disciples et le maître, comme il le fera pour la mort d'Etienne !

2° lecture de la première lettre de saint Jean (1 Jn 3, 1-2)

Bien-aimés, voyez quel grand amour nous a donné le Père pour que nous soyons appelés enfants de Dieu – et nous le sommes. Voici pourquoi le monde ne nous connaît pas : c'est qu'il n'a pas connu Dieu. Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous le savons : quand cela sera manifesté, nous lui serons semblables car nous le verrons tel qu'il est.

La 1° lettre de Jn est postérieure au IV° évangile. Le style et le vocabulaire confirment qu'il s'agit du même auteur ou que les deux sont issus de la même tradition. Cette lettre a été écrite à une époque où la lutte d'avec les juifs était dépassée. En revanche, elle atteste d'une division, au sein de la communauté, concernant la personne de Jésus. Les deux groupes affirment que le Verbe fut Dieu, mais pour les uns la seule importance était de croire au Verbe, tandis que pour d'autres la vie de Jésus avait son importance car elle fixait des normes à respecter., écrit le P. R. Brown.

La force de ce passage est dans cette affirmation de foi : Nous sommes enfants de Dieu, cela ne se voit pas dans la réalité, mais cela est bien réel et sera « clair » lorsque nous serons en Dieu. « Enfant de Dieu », c'est le thème premier de la théologie johannique ; l'Envoyé de Dieu est venu en témoigner.

L'auteur rejoint ici la pensée de Paul : « Quant à nous, nous sommes citoyens du royaume des cieux : de là, nous attendons ardemment la venue du Seigneur Jésus-Christ pour nous sauver. Car il transformera notre corps misérable pour le rendre conforme à son corps glorieux par la puissance qui lui permet de tout soumettre à son autorité. » (Ph 3,20-21)

Si notre transfiguration se réalise intérieurement au fil des jours, lors de notre pâque, elle brillera de partout !

Evangile selon saint Jean (Jn 10, 11-18)

En ce temps-là, Jésus déclara : « Moi, je suis **le bon pasteur**, le vrai berger, qui **donne sa vie pour ses brebis**. Le berger **mercenaire** n'est pas le pasteur, les brebis ne sont pas à lui : **s'il voit venir le loup, il abandonne les brebis et s'enfuit ; le loup s'en empare et les disperse**. Ce berger n'est qu'un mercenaire, et les brebis ne comptent pas vraiment pour lui. Moi, **je suis le bon pasteur** ; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît, et que je connais le Père ; **et je donne ma vie pour mes brebis**.

J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cet enclos : celles-là aussi, il faut que je les conduise. Elles écouteront ma voix : il y aura un seul troupeau et un seul pasteur. Voici pourquoi le Père m'aime : parce que je donne ma vie, pour la recevoir de nouveau. Nul ne peut me l'enlever : je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, j'ai aussi le pouvoir de la recevoir de nouveau : voilà le commandement que j'ai reçu de mon Père. »

Ce texte, ou cette méditation sur le thème du Berger, est d'abord une composition du rédacteur (en gras dans le texte) étoffée plus tard, pour des raisons internes à la Communauté johannique.

La 1° partie du texte oppose le bon berger au *mercenaire*. Ce terme montre qu'il ne travaille que pour l'argent. Il ne se soucie guère des brebis et lorsque vient un danger, « il prend vite la poudre d'escampette », comme le dit cette belle expression ! Ce mercenaire est comme ces mauvais bergers fustigés par les prophètes : « Malheur aux pasteurs qui perdent ou dispersent les brebis de mon pâturage ! » (Jr 23,1) ; « Malheur au pasteur inexistant qui délaisse les brebis ! » (Za 11,17). Le bon berger, lui, va au-devant du danger pour sauver ses brebis, même s'il doit y laisser sa propre vie.

L'image du bon berger renvoie ici à David qui fut un bon pasteur : « *Ton serviteur était berger chez son père. S'il venait un lion, et même un ours, pour enlever une brebis du troupeau, je partais à sa poursuite, je le frappais et la lui arrachais de la gueule. Quand il m'attaquait, je le saisissais par les poils et je le frappais à mort.* » Fort de cette expérience, il va affronter Goliath afin de délivrer le peuple du danger qui le menace.

C'est dans cette perspective qu'il faut interpréter le fait que si Jésus donna sa vie, ce n'est pas pour expier les péchés (du moins dans la perspective du rédacteur qui ignore ce thème) : s'il donne sa vie, c'est qu'il ose affronter le loup et se laisse dévorer par lui pour éviter que ses brebis ne le soient, écrivent les P. Boismard & Lamouille. Pour le rédacteur, le loup est l'ennemi du genre humain : le prince de ce monde. Ainsi, quand il viendra en la personne de Judas, Jésus ira à sa rencontre : ... / ...

.../... « *Ceux-là, laissez-les partir !* Ainsi s'accomplissait la parole : je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. » (Jn 18, 8-9) Quand Jésus mourra, sa mort provoquera la chute du Prince de ce monde (12, 31-32) et délivrera les humains de La Mort. Comme David, Jésus aurait pu dire : « Yahvé qui m'a sauvé de la griffe du lion et de l'ours, ma sauvera des mains de ce Philistin » (du Prince de ce monde).

La seconde partie du texte est un ajout tardif, de l'ultime rédacteur (superviseur) de l'Évangile avant qu'il ne soit définitivement terminé. On y parle *d'autres brebis*, quelles sont-elles ? On interprète souvent ce passage en fonction de la mission aux païens : les autres brebis seraient les chrétiens issus du paganisme.

Nous ne pensons pas que ce soit là le sens véritable du texte, disent nos exégètes. Car on trouve ici : *Il y aura un seul troupeau et un seul pasteur*. Or ceci est une allusion à Ezékiel 37, 15-28 qui annonce la réunification des royaumes de Juda et d'Israël. Le prophète dit en effet : « J'en ferai une seule nation, ils ne seront plus divisés en deux royaumes. » Et de préciser : « Mon serviteur David règnera sur eux : il n'y aura qu'un seul pasteur pour eux tous. » Or, la conversion de la Samarie est un thème cher au IV^e évangile, dont la communauté a séjourné dans cette région et y a été bien reçue (Cf. le passage sur « la Samaritaine »).

La division tardive de l'Évangile en chapitres (au XIII^e s. !!!), a occulté que nous sommes toujours dans un discours de Jésus aux Pharisiens. A l'encontre d'une imagerie pieuse, où la figure bucolique du « bon berger » est imprégnée de mièvrerie (côté sentimental), ce texte nous prépare à une polémique qui va suivre et qui a commencé avec la guérison de l'Aveugle-né (chapitre précédent), précise Charles L'Eplattenier.

Le personnage central est Jésus que le rédacteur fait parler à la 1^{re} personne : *Je suis le bon pasteur !* « Bon » souligne la compétence en terme de métier. Mais s'ajoute ici un élément nouveau : Ce berger « donne sa vie ». Litt. Il la « dépose », verbe que l'on trouve 8 fois avec le même sens dans Jn dont 5 au sein de ce passage. Ainsi lorsque Jn écrira en 13,4 (lavement des pieds) que Jésus dépose son vêtement, ce verbe donnera un sens symbolique à ce geste de dépouillement. Jésus donne sa vie. Le grec utilise le mot *psyché*, terme qui désigne la personne dans son être à la fois physique et psychique, limité par la mort. L'expression équivaut à « donner sa chair », chair au sens sémitique de la personne limitée dans l'espace et le temps. Le terme grec pour parler de la vie est *zoé*, qu'il réserve à la « vie divine ». Les deux termes seront rapprochés en 12,25 : « Qui se détache de sa vie (*psyché*) en ce monde, la gardera pour la vie (*zoé*) éternelle ».

Sous la figure du mercenaire, écrit notre auteur en 1993, il est loisible de voir une allusion à telle ou telle catégorie de dirigeants politiques ou religieux, qui sont légitimement en place, mais deviennent par lâcheté, aux jours mauvais, complices des forces de destructions qu'ils laissent agir sans avoir le courage de les combattre. Il y en a à toutes les époques !

Nous trouvons ici un des verbes typiquement johanniques, employé 4 fois : *connaître*. Ce verbe dans la Bible désigne une relation interpersonnelle intime. Il est utilisé pour évoquer l'union sexuelle : « L'homme connut Eve sa femme ; elle devint enceinte... » (Gn 4,1).

Au sens théologique, Jn l'utilise pour désigner le lien unique qui met en relation deux êtres (le JE de l'un avec le Tu de l'autre et réciproquement), qui met en communion le Mystère indicible de l'un avec celui, indicible aussi, de l'autre. Il exprime le Mystère de Dieu qui rejoint celui de chaque être humain, (pour Jn de chaque croyant) et réciproquement. Il n'est pas lié à une connaissance mentale, qui s'apprendrait ; il s'agit d'une communion d'amour qui dépasse nos mots, nos langages et qui parle au lieux lorsque deux êtres sont en présence, dans le silence où le mystère de l'un rencontre au plus haut, celui de l'autre !

Du moment que l'on ne peut mettre dessus des mots, cette connaissance échappe à toute volonté de pouvoir. Elle est le lieu où deux libertés se rencontrent.

Tel est le sens de ce verbe auquel le IV^e évangile a voulu donner une saveur particulière. Elle est un signe singulier de ce que les spécialistes appellent « l'Ecole johannique ».

Homélie pour le 4^e dimanche de Pâques (le 22 à 10h30 : Conilhac-Corbières)

L'image du Pasteur est une réalité biblique profondément ancrée dans le monde des Sémites, qui nous fait remonter aux origines de l'histoire humaine ! Pour traduire l'unique mot grec, les traductions françaises n'hésitent pas à nous en donner deux : celui de *pasteur* et celui de *berger* ! Le mot « *Pasteur* », de par son étymologie, renvoie à une personne qui a le souci de trouver un bon *pâturage* pour y faire *paître* son troupeau.

Le mot « *berger* », par contre, est issu du bas latin « *berbex* » qui a donné « *brebis* », et nous oriente vers celui qui assure leur protection et veille sur la bergerie. L'image biblique contient les deux. Mais pour nommer ce 4^e dimanche de Pâques, la liturgie parle du « *Dimanche du bon Pasteur* » !

Ce mot est utilisé par nos frères de la Réforme, pour désigner le ministre qui préside le culte et assure la prédication. Catholiques nous parlons de *curé*, terme issu du latin 'curare' qui signifie prendre soin. Mais cela ne nous empêche pas de parler de *pastorale*, de *Conseil Pastoral*, de *Équipe d'Animation Pastorale*, de *projets pastoraux*... Bref, l'image du Pasteur est encore très présente dans notre vocabulaire religieux.

Tout pasteur est par définition un homme de terrain. C'est un pèlerin qui se déplace beaucoup parce qu'il accompagne son troupeau et qu'il est chargé de sa nourriture spirituelle. Le pasteur, de par sa fonction, est appelé à prendre de la hauteur pour voir loin et discerner les choix d'avenir. C'est un homme du *Sens*, sans cesse aux aguets, un veilleur. Et l'on pourrait continuer. Mais aujourd'hui où l'individualisme a la primauté, tous ces charismes sont mis en doute et l'image symbolique du pasteur est devenue désuète pour ceux qui se passent aisément de repères ... que le pasteur est sensé donner.

Car dans la Bible, le pasteur (le berger) est symbole d'autorité. C'est le chef, au sens étymologique de « tête » : il émerge au-dessus du troupeau, il le guide, tantôt devant, lors des mauvais passages, tantôt au milieu, pour prendre le pouls du troupeau, souvent derrière, pour s'occuper des brebis qui traînent la patte ou ont de la peine à suivre le mouvement... Ainsi, David a été pris « derrière le troupeau », signalant par là un véritable souci des brebis et par-delà, de son peuple. Avec lui, le Berger deviendra un titre royal, et Dieu lui-même sera nommé Berger d'Israël. Qui ne connaît le psaume : « *Le Seigneur est mon berger...* » ?

Cependant l'évangile, nous dit qu'il y a deux manières d'être berger. Il y a le mercenaire et le bon pasteur. L'adjectif grec a plusieurs sens. On peut le traduire par bon comme par beau, honnête, honorable, glorieux, pur, habile, précieux, parfait ... !

Mais quoiqu'il en soit des qualificatifs, si nous en restons au niveau de la vie courante, tout berger, à l'époque, vivait de son troupeau : il en tirait la laine pour s'habiller, se protégeait du froid et de la pluie avec les peaux, se nourrissait du lait et de la chair des bêtes.

Or, le nouveau berger dont nous parle l'Évangile, lui, ne vit pas de son troupeau : il vit pour ses brebis. C'est lui qui donne sa vie pour elles, qui les revêt de son vêtement de gloire, les protège contre le Loup maléfique et, loin de tirer de ses brebis sa subsistance, c'est lui qui devient leur nourriture.

Le recul de la réflexion théologique aidant, l'Évangile de Jean nous dit que le rôle de ce pasteur est de venir faire sortir les brebis pour les mener sur les vertes prairies du Royaume. A présent qu'il est dans la gloire, le souci du Ressuscité est d'aller chercher toutes les brebis du monde afin de les mener au Bercaïl du Royaume. Et pour cela il a besoin, non pas de mercenaires, mais de relais. Il a besoin que nous soyons vrais, que nous soyons miséricordieux, ouverts, accueillants et non pas des chrétiens rigides, tatillons, figés sur des principes.

Ne sommes-nous pas trop souvent de ceux qui empêchent les hommes d'aujourd'hui d'entendre la voix du Bon Pasteur ? Ne sommes-nous pas de ceux qui nous interposons entre lui et nos contemporains ou qui mettons des ronces et des pierres sur le chemin des chercheurs de Dieu ? Ne sommes-nous pas de ceux qui rejetons des êtres qui ont faim et soif parce qu'ils ne correspondent pas à ces « normes » que nous nous sommes données et derrière lesquelles nous nous réfugions pour fermer la porte ?

Heureusement que l'Esprit nous échappe, et que le Ressuscité sait trouver partout dans le monde des témoins authentiques de l'amour par lesquels il conduit à son Père, par d'autres chemins que les nôtres, ceux qui sont aussi ses brebis !